

vrier. Par ses calomnies contre la Religion et le clergé, elle bat en brèche sa foi, sa conscience, son salut; par ses principes subversifs, colorés des grands mots de *liberté*, de *fraternité*, de *égalité*, vieille et sottise ritournelle de tous nos révolutionnaires depuis 1789, elle met, toutes les têtes à l'envers, persuade aux pieds qu'ils peuvent et qu'ils doivent prendre la place de la tête, que tous les gouvernés ont seuls le droit de gouverner, en sorte qu'il n'y a plus personne pour être gouverné; qu'il faut en finir avec l'Eglise, avec la Religion, avec les prêtres, etc. Voilà ce qu'elle prêche chaque jour et sur tous les tons.

Et à force de lire, on finit par croire, comme à force de boire, on finit par s'enivrer. Surexcité, ivre de colère et de révolte, l'enfant du peuple, devenu révolutionnaire comme ses docteurs, assiste aux clubs, monte sur la barricade, fait le coup de feu, est empoigné, et expédié sur les pontons, quand il n'est pas fusillé sur place.—Et que devient-il alors? Où va son âme?

Mon bon ami, sais-tu quelle est la politique qu'il te faut? La politique d'un apprenti consiste à si bien apprendre son état, à si bien gouverner son esprit, ses yeux, sa langue, ses bras, ses mains, qu'il puisse devenir un jour le coq de son métier; qu'il se fasse une si bonne réputation de probité et de vertu, que cette réputation lui tienne lieu de dot et donne envie à chaque mère de famille de lui confier le bonheur de sa fille.

La politique consiste à être assez habile et assez courageux pour obéir au bon DIEU en toutes choses, pour être la joie de ses parents et l'honneur de son atelier. Si tu as de l'esprit, mon garçon, tu n'auras jamais d'autre politique que celle-là. C'est la politique du bon sens et de l'honnêteté; c'est la modeste politique du bonheur.

SÉGUR.

La délicatesse est comme la fleur de la vertu, comme une rose qu'on peut sentir, mais qu'il ne faut pas toucher.

Le Fer de Cheval.

Un cultivateur allait un jour à travers la campagne avec son petit garçon, qui s'appelait Thomas. "Tiens, dit le père en traversant un de ces champs, voici par terre le fer d'un cheval, ramasse-le.—Oh! répondit Thomas, ce n'est pas la peine de se baisser pour cela." Le père prit sans rien dire le fer, et le mit dans sa poche. Au premier village qu'il rencontra, il vendit le fer à un maréchal pour quelques sous, et acheta avec l'argent des cerises.

Notre homme continua sa route avec son fils. Le soleil était très chaud; il n'y avait à deux lieues à la ronde ni maison, ni arbre, ni fontaine. Thomas se mourait de soif et ne pouvait suivre son père.

Alors celui-ci laissa tomber une cerise comme par mégarde. Thomas la ramassa comme si c'était de l'or, et la mit sur-le-champ à sa bouche. Quelques pas après, le père laissa tomber encore une cerise. Thomas se baissa encore avec le même empressement; et petit à petit le père laissa tomber toutes les cerises.

Lorsque la provision fut épuisée, et que Thomas eut mangé la dernière cerise, son père se retourna en riant et lui dit: "Vois-tu, Thomas, si tu t'étais baissé une fois pour ramasser le fer, tu n'aurais pas été obligé de te baisser cent fois pour ramasser les cerises."

Le Plaisir et le Bonheur.

Il n'est pas d'erreur plus répandue de nos jours et plus pernicieuse que la confusion de ces deux idées, PLAISIR et BONHEUR. Rien cependant n'est plus distinct, et souvent plus dissemblable, plus opposé, que le plaisir et le bonheur. Causons quelques instants, cher lecteur, sur ce sujet si pratique et si important.

Le plaisir est la satisfaction des sens. Le bonheur est la satisfaction du cœur. Le plaisir est matériel, et toujours plus ou moins grossier; le bonheur est

d'une tout autre nature, il réside dans l'âme, et élève l'homme au-dessus de la matière.

Il y a autant de différence et de disproportion entre le plaisir et le bonheur qu'entre le corps et l'âme; et confondre ses deux pensées, c'est tomber dans un ignoble et déplorable matérialisme. Le plaisir est le bonheur de la bête, de l'animal qui n'a point d'âme, qui n'a que des instincts extérieurs, qui ne vit que par ses sens. L'homme est, il est vrai, susceptible de plaisir, puisqu'il a un corps et des sens; mais sa vocation le porte infiniment plus haut. Il a une âme raisonnable, spirituelle capable de connaître la vérité, d'aimer et de vouloir le bien; il ne vit sur la terre que pour aller au ciel où le bonheur parfait doit être son partage. Le bonheur pour nous est donc, sur la terre d'abord, puis ensuite dans le ciel, le repos complet et la pleine satisfaction de toutes les facultés de notre âme.

S'il y a en ce monde si peu de gens heureux, c'est qu'il y a très peu d'hommes qui cherchent le bonheur là où il est. La plupart croient être heureux en contentant leurs sens et les désirs de leurs passions grossières, en confondant le bonheur avec le plaisir. Dans la jeunesse surtout cette erreur est presque universelle, et les jeunes gens chrétiens seuls trouvent dans les merveilleux enseignements de leur foi, non seulement un remède à ce danger, mais des secours efficaces pour y résister.

Le débauché cherche le bonheur dans l'assouvissement de passions qu'on ne peut nommer, et n'y trouvant que le plaisir, il sent toujours au fond de son cœur un vide, un besoin inconnu et non satisfait, qui n'est autre chose que le besoin du bonheur absent.

L'ambitieux croit être heureux par les grandeurs et par les emplois importants; il travaille et sue pour les obtenir. La plupart du temps il n'y arrive point, les places élevées étant rares et difficiles à atteindre; et lorsque, plus heureux que beaucoup de compétiteurs, il est arrivé à ses fins, le pauvre homme ne trouve dans ses grandeurs que les vaines fumées de l'orgueil, accompagnées d'une foule d'ennuis et de déceptions amères. Là encore le bonheur est absent, parce que là encore les besoins réels de l'âme ne sont pas remplis.

Il en est de même de l'avare. Combien d'hommes, par le temps qui court, sont avares sans le savoir! L'avare, en effet, ne consiste pas seulement à amasser l'or et l'argent; elle consiste surtout à aimer passionnément l'or et l'argent. C'est le culte de l'argent, de la richesse; et cette religion là compte beaucoup de dévots. Tels sont, par exemple, ceux, quelle que soit leur industrie, pour qui richesse veut dire bonheur, et qui confondent le cœur avec la bourse. Mais ils ont beau faire, beau acquérir, le vide du cœur ne se comble pas comme le vide de la bourse, par des écus.

Où donc est le bonheur? Et comment donc entrer dans les desseins de ce bon et grand Dieu qui ne nous a faits que pour être heureux? En nous préparant par une vie pure et chrétienne, sur la terre, à ce bienheureux repos de l'éternité, où notre âme et notre corps ressuscité seront en possession parfaite de leur fin dernière, qui est Dieu lui-même. Les chrétiens seuls connaissent ici-bas le secret du vrai bonheur, de ce bonheur que les hommes ne peuvent ravir, et qui est indépendant de toutes les vicissitudes de la vie. Dieu seul, en effet, pour qui et en qui vivent les chrétiens, peut combler les besoins du cœur; lui seul se réserve, comme un domaine inaliénable, le fond de nos cœurs qu'il n'a créés que pour sa gloire.

Si nous voulons être heureux sur la terre et dans le ciel, servons le donc fidèlement, évitons le péché qui est toujours le messager du malheur. Persévérons énergiquement dans l'accomplissement de cette loi sainte de JÉSUS-CHRIST, qui nous mène sûrement au repos parfait de l'éternelle félicité.

Chaque jour est un bien que du ciel je reçois;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne;
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi.
Et celui de demain n'appartient à personne.

Réponse au Problème.

Voici la réponse du problème: 2 bœufs à \$4.00 chaque; 6 vaches à \$1.00, et 12 veaux à 50 centins. L'heureux gagnant est M. François-Xavier Duchesne, Northampton, Mass., Box 270.

PROBLEME.

Une famille est venue à Montréal pour voir la fête de St-Jean-Baptiste. A l'hôtel on lui charge \$18.00 pour son séjour. Quel était le nombre de personnes composant la famille, sachant que les hommes ont payé \$2.00 par tête, les femmes \$1.50 et les enfants 75 centins?

L'heureux gagnant aura droit à un magnifique volume "Deux Mariages à l'Américain."

Manière de combattre ses passions.

Il est rapporté, dans la vie des Pères du désert, qu'un ancien solitaire, étant interrogé par ses disciples sur la manière de combattre ses passions, leur répondit par cette figure. Il était alors dans un lieu planté de cyprès. Il commanda à l'un de ses disciples d'arracher un petit cyprès qu'il lui montra: le disciple l'arracha aussitôt, sans aucune peine, d'une seule main. Il lui en assigna ensuite un autre un peu plus grand, qu'il arracha aussi, mais avec un peu plus d'efforts, et en y mettant les deux mains. Pour en arracher un troisième qui était plus fort, il fallut qu'un de ses compagnons lui aidât, et encore le firent-ils avec assez de difficulté. Enfin, l'ancien solitaire leur en montra un qui était beaucoup plus gros. Tous les jeunes solitaires se mirent de concert, et ne purent jamais venir à bout de l'arracher.

Alors le maître prenant de là l'occasion de les instruire: "Voilà, mes chers enfants, leur dit-il comme il en est de nos passions. Au commencement, quand elles ne sont pas encore enracinées, il est facile de les arracher, pour peu que l'on soit attentif à les combattre. Mais lorsque, par une longue habitude, on leur a laissé prendre de profondes racines dans le cœur, il est très difficile de s'en rendre maître. Travaillez donc de bonne heure à combattre et à vaincre des ennemis qui dans la suite vous causeraient de violents combats, et peut-être entraîneraient votre perte.

On se flatte souvent par des espérances de conversion: mais le temps qu'on destine au repentir ne fait qu'accumuler de nouveaux crimes. Un vain espoir de changer est plutôt un écueil qu'une ressource de salut.

RECETTES.

Doré rôti.—L'ayant écaillé, faites-le égoutter, puis séchez-le entre deux linges; poudrez-le de farine avec poivre et sel; mettez-le dans du beurre chaud pour rôti. On en fait un plat excellent en gras, en le faisant cuire dans le saindoux, avec grillardes de lard.

Doré bouilli.—Une pièce de deux pieds doit être mise dans l'eau bouillante, avec un peu de sel, pendant vingt-cinq minutes, sur le feu sans bouillir. Ornez votre plat de persil vert. Faites une sauce au beurre.

Doré ou Achigan vert à l'huile d'olive.—Placez votre poisson bien net dans la poêle avec beurre, poivre, sel, échalotes ou ciboules, persil, un demi-verre à vin de vinaigre, un verre d'huile d'olive, un peu de poivre rouge; remuez-le souvent, et retirez-le avec précaution, le glissant dans le plat; ajoutez-y un verre d'eau pour augmenter la sauce. On peut aussi faire frire ces mêmes poissons dans du saindoux avec grillardes de lard, poivre et sel, pour les jours gras.

Tout est grand avec Dieu, tout est petit sans Dieu.

Régler sa dépense au-dessous de son revenu, c'est sagesse; dépenser tout son revenu, c'est imprudence; dépenser plus que son revenu, c'est folie.